

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le souffle des poètes

Francine Bordeleau

Numéro 90, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1998). Le souffle des poètes. *Lettres québécoises*, (90), 11–15.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le souffle des poètes

Tirages modestes, ventes anémiques, silence médiatique : ainsi va la poésie, un genre qui se pratique apparemment beaucoup tout en étant, semble-t-il, de moins en moins lu et diffusé. Au point que certains n'hésitent pas à parler, aujourd'hui, de désaffection à l'égard de la poésie, de divorce entre la parole poétique et le (grand) public. À qui, à quoi faut-il attribuer ce phénomène ?

DOSSIER

Francine Bordeleau

C'EST NOTAMMENT PIERRE NEPVEU, professeur de littérature à l'Université de Montréal, critique et lauréat, en 1997, du prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada pour son recueil *Romans. Fleuves*¹, qui emploie les termes de « désaffection générale » pour qualifier la situation actuelle de la poésie. « Il y a longtemps que la poésie n'a pas été marginale à ce point dans l'espace littéraire », assure-t-il.

Pour sa part Robert Yerreau, directeur des Éditions du Nordir et professeur de littérature contemporaine à l'Université d'Ottawa, dresse — tout en le déplorant — un bilan encore plus sévère :

On assiste à un divorce terrible, total, entre la poésie et le public. Le genre jouit d'un prestige institutionnel évident : on le publie, on le subventionne, on l'enseigne... Mais sur le plan commercial, et dans le vrai monde, la poésie est inexistante.

Fort du Festival très international qu'il a mis sur pied à Trois-Rivières et qui en sera, en septembre de cette année, à sa quatorzième édition, l'éditeur Gaston Bellemare estime, lui, que « la situation de la poésie n'est pas si mauvaise, même si personne ne peut en vivre ». En 1984, pour sa grande première, le Festival s'était peu ou prou débrouillé avec les moyens du bord, sans subventions ni commandites. Les radios communautaires de la région avaient diffusé les récitals et Félix Leclerc, en faisant acte de présence, apportait son patronage discret à un événement qui suscita d'emblée l'enthousiasme du public et s'internationaliserait véritablement en 1988, lors de sa cinquième édition. Aujourd'hui, ils sont entre 150 et 200 poètes, venus de quatre continents — « Il est difficile de trouver des poètes qui parlent français en Océanie ! » dit Gaston Bellemare —, à débarquer pour dix jours dans la capitale de la Mauricie et à investir, du milieu de la matinée jusqu'au milieu de la nuit, les bars, les cafés, les restaurants, tous les établissements qui constituent désormais une bonne partie des 70 partenaires du Festival.

Depuis cinq ans, le Festival peut également compter sur l'appui indéfectible du maire Guy LeBlanc, un homme féru d'arts et lettres qui a doté Trois-Rivières d'une vraie politique culturelle (et réussi à faire augmenter le budget de la culture de 25 %, celui-ci atteignant désormais 2 000 000 \$). À cette « manifestation essentielle, majeure », comme ne se lasse pas de le dire M. LeBlanc, la Ville contribue maintenant chaque année par des subventions et la fourniture de services ; et l'implication de la municipalité semble satisfaire pleinement Gaston Bellemare.

L'administration municipale a en outre créé un monument au Poète inconnu et installé les plaques de la fameuse « Promenade de la poésie » — plus de 350 panneaux livrent ainsi aux Trifluviens, à longueur d'année, des poèmes d'amour — qu'elle continue du reste d'entretenir. Guy LeBlanc est persuadé que la Promenade « rend plus humain et chaleureux », et que, grâce au Festival, la poésie devient « plus accessible, plus proche du monde ».

Voilà un paradoxe intéressant : Trois-Rivières, ville d'industrie lourde et de pâtes et papiers, est aussi la cité des poètes. Ce sont d'abord les Gérard Godin, Alphonse Piché, Gaiien Lapointe — l'auteur du célèbre *Ode au Saint-Laurent* —, Trifluviens d'origine ou d'adoption, qui ont consacré la région comme îlot de poésie ; ceci entraînant cela, les Écrits des Forges, que fondèrent Lapointe et Gaston Bellemare (avec trois autres personnes), y sont nés voilà plus de vingt-cinq ans. Bref, la parole poétique passe pour avoir trouvé ici un terreau privilégié. Et, apparemment, un public plus fervent qu'ailleurs : « Ainsi le Festival comprend même ses habitués, qui vont jusqu'à faire coïncider leurs vacances avec la tenue de l'événement », affirme Guy LeBlanc.

Cependant Trois-Rivières, qui est bien la seule ville utilisant la poésie pour se donner une image de marque, reste une exception. Pierre Nepveu en est persuadé : « La société est plus que jamais indifférente au phénomène poétique. Dans le contexte actuel, il faut soit du courage, soit de l'aveuglement pour écrire de la poésie. »

De la clameur au silence

Le genre a déjà connu, il faut bien le dire, des périodes plus fastes. Dans les années cinquante, par exemple, la génération de l'Hexagone — signe des temps : la maison publiera un important contingent de poètes et de nombreuses rétrospectives jusque vers 1990 — préside à une rénovation de la littérature québécoise, et plus précisément de la poésie. Durant les décennies soixante et soixante-dix, les « écoles » et tendances foisonnent, portées par la création de revues et de maisons d'édition. Les textes publiés par *La Barre du jour* (apparue en 1965), *Poésie* (1966), *Les Herbes rouges* (1968), les Écrits des Forges et le Noroît (1971), *Cul Q* (1973), *Estuaire* (1976), *La Nouvelle Barre du jour* (1977) ne sont sans doute pas lus par un vaste public, mais de la multiplicité de ces lieux éclosent vite des mouvements dynamiques qui débordent du seul cadre littéraire. Qu'elle soit étiquetée nationaliste, formaliste, urbaine, féministe, homosexuelle ou militante, la poésie occupe dans la cité une place certaine. Et les médias, qui semblent eux-



Gaston Bellemare

mêmes assez emballés par le phénomène, lui accordent une belle visibilité.

Ces temps pas si lointains étaient ceux de la « poésie-manifeste », de la « poésie-affiche », comme le dit Pierre Nepveu. « Dans des contextes historiques précis, devant des situations enivrantes ou catastrophiques, la poésie a toujours comporté cette dimension », explique-t-il. Enivrantes, les années soixante et soixante-dix le furent assurément, qui virent « l'émergence d'une prise de conscience identitaire, d'une prise de parole, du féminisme... La poésie, alors, jouait très nettement un rôle ».

Elle affirmait en fait la volonté d'occuper l'espace public, l'espace social. Il n'est que de lire, à cet égard, l'éditorial fort éclairant que publie en 1965, dans son premier numéro, *La Barre du jour* :

À l'heure actuelle le Québec se recrée dans une production littéraire tendue et inquiète. À l'attitude révolutionnaire des jeunes poètes et romanciers nous ne pouvons que constater une solidarité et un dynamisme nouveau.

Nous ne saurions rester indifférents à ce mouvement. Nous tentons aujourd'hui de participer à ce dynamisme en présentant au public une revue littéraire à prix populaire.²

« Entre 1970 et 1980, la poésie était le médium qui rassemblait », souligne Gaston Bellemare, chiffres à l'appui. En 1971, année de fondation oblige, l'éditeur préfère se montrer prudent : le tirage moyen des recueils publiés aux Écrits des Forges est de 750 exemplaires. Dès l'année suivante, toutefois, les tirages grimpent à 1 200. Or, aujourd'hui, tous les éditeurs le confirment : on ne tire plus guère qu'à 500, voire 400 exemplaires. De ce nombre, enlevons les copies remises à l'auteur, aux jurys des prix littéraires, aux médias : ce sont donc en moyenne entre 300 et 400 exemplaires d'un même recueil qui circulent dans l'ensemble des librairies du Québec.

« Cinq cents exemplaires, c'est un bon tirage, soutient pourtant Gaston Bellemare. C'est aussi le tirage moyen de la poésie en France. » La France compte, insiste-t-on, 60 millions d'habitants...

De toute évidence, la « descente aux enfers », comme le dit le poète Jean-Paul Daoust, également directeur de la revue *Estuaire* et professeur de français au cégep Édouard-Montpetit, ne fut pas un phénomène propre au Québec. Peut-être même la poésie connaissait-elle ici un triomphe relatif à un moment où la France, pour ne parler que de la littérature qui nous est encore le plus familière, avait fini de s'y intéresser. En 1960, un éditeur comme Gallimard, qui s'était constitué depuis avant les années vingt un fonds poétique absolument remarquable, ne publiait déjà plus que des poètes maison. Il y a belle lurette que, dans les médias français, la poésie brille par son absence.

« C'est un problème universel, répandu dans tout le monde occidental : en ce qui concerne la poésie, les médias ne font vraiment pas leur travail », s'insurge Jean-Paul Daoust. Impossible de lui donner tort. Hors les pages des magazines spécialisés, hors les ondes de la radio d'État, les œuvres poétiques ne sont guère commentées ; on ne voit jamais de poètes à la télévision — pas même dans les émissions dites culturelles ou littéraires — et *Le Devoir* est à toutes fins utiles le seul journal à tenir épisodiquement le fort. Or, dans le passé « les journaux ont souvent été des lieux de diffusion de la poésie, il y avait donc auparavant une réception directe et immédiate des textes », souligne Pierre Nepveu.

La dictature de l'économisme

Ce silence médiatique, que d'aucuns expliquent en partie par l'incompétence ou, à tout le moins, par la paresse des critiques, est d'autant plus paradoxal que les poètes sont aujourd'hui nombreux, et que leur production est abondante. En 1996, les statistiques du ministère de la Culture et des Communications révèlent que les éditeurs de poésie ont publié 158 livres (un livre comptant au moins 48 pages) et 38 « brochures » : des chiffres plus qu'honorables pour un marché restreint comme celui du Québec. Par ailleurs, les éditeurs spécialisés reçoivent beaucoup de manuscrits non sollicités : « seulement au Noroît, ce sont entre 300 et 400 par année », assure la codirectrice Hélène Dorion. La revue *Estuaire* reçoit pour sa part entre 200 et 300 textes.

La majeure partie de ces envois seront rejetés. Il reste que depuis quelques années, note Hélène Dorion, les manuscrits sont de meilleure qualité. « Des gens travaillent avec des profs en création : ça se sent. Le réseau universitaire fournit de bons éléments. »

En somme la poésie continue, n'a jamais cessé de s'écrire, et toujours à un rythme assez soutenu. Mais absente des médias, reléguée à la place du pauvre dans les librairies, remplacée par les *best-sellers* dans les bibliothèques — *best-sellers* qui, grâce à la politique de location, contribuent à renflouer les coffres de nos institutions publiques de prêt —, elle « circule en vase clos », affirme Robert Yergeau.

Cherchant à cerner les causes de ce que, faute de mieux, on appellera une « crise » de la poésie, Gaston Bellemare identifie deux moments clefs : les récessions de 1982 et de 1992. « L'année 1982 fut marquante : les tirages ont commencé à diminuer considérablement », dit-il. Et dix ans plus tard, l'introduction de la taxe sur les produits et services (TPS) avait, on le sait, un effet désastreux sur le livre.

Les poètes ont été graduellement évincés de l'espace public à partir de 1980, l'année du Référendum perdu et de la grande Nuit de la poésie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Cet ultime triomphe de la parole poétique — son chant du cygne, en somme — répétait le célèbre précédent de 1970, au Gesù. Ainsi la boucle se refermait, la décennie de la poésie s'éteignait, encadrée par deux Nuits-événements.

Avec 1980 débute une autre époque : celle de l'économisme conquérant, qui devait conduire au néo-libéralisme d'aujourd'hui. C'est dans ce contexte global qu'il faut situer la poésie, « secteur victime des rentabilisateurs », dit l'écrivaine Suzanne Jacob.

Romancière, nouvelliste, mais aussi poète et, depuis peu, essayiste³, Suzanne Jacob s'intéresse grandement à la place de la littérature dans nos sociétés. Elle rappelle que, entre 1970 et 1976, les « assemblées de cuisine », « les réunions au cours desquelles les gens parlaient d'avenir se multipliaient partout au Québec. Il se créait ainsi comme une vaste agora dont les discussions se reflétaient sur scène. Ce que les poètes disaient s'était en quelque sorte préparé dans les assemblées de cuisine ». D'où l'écho qu'a semblé trouver la parole poétique, d'où ce rôle qu'ont pu jouer les poètes. D'où le fait qu'« on estimait que le poète avait des choses à dire sur la société », souligne François Dumont, professeur de littérature à l'Université Laval.

En 1976, année de l'arrivée au pouvoir du Parti québécois, la coupure s'effectue déjà, croit Suzanne Jacob. C'est l'époque où l'on commence à mettre en place les industries culturelles. De cette nouvelle philosophie axée sur la rentabilité et le *méga*, la chanson — qui est, jusqu'à un certain point, une forme de poème — sera l'un des premiers secteurs à pâtir. « Menacées, détruites lentement par les industries, les



Robert Yergeau



Suzanne Jacob

petites boîtes ont fermé, puis les salles moyennes. Ne restaient que les salles immenses, hors de prix. Il n'est plus resté, en somme, qu'un lieu unique », raconte celle qui, parallèlement à l'écriture, pratiqua aussi la chanson. Dans la même foulée, dit encore M^{me} Jacob, « le poète a perdu ses agoras ».

Depuis, le fossé entre la parole poétique et la société n'a cessé de s'amplifier.

L'époque actuelle ne se prête pas à une insertion sociale des poètes, estime Pierre Nepveu. D'autant que l'idéologie dominante — le néo-libéralisme — a très peu à leur offrir. Et c'est sans doute parce qu'ils ne se sentent pas à l'aise dans cette idéologie que les poètes sont revenus aujourd'hui à une poésie intimiste, d'introspection.

Quel renouveau ?

Jean-Paul Daoust parlera d'un « retour du métaphysique ». Tony Tremblay, qui a fondé en 1995, avec André Lemelin, la revue trimestrielle de création *Exit*, tentera, lui, de cerner « un courant de nouvelle poésie » à travers une production qui puise simultanément à de multiples sources : surréalisme — « une esthétique très présente dans *Exit*, et qu'on n'a pas fini d'exploiter », souligne Tremblay — ou au contraire hyper-réalisme, poésie dite « urbaine » (qui connut son heure de gloire durant les années soixante-dix), romantisme, lyrisme... La France est d'ailleurs en train de réhabiliter le lyrisme, de le réinscrire dans une modernité poétique⁴, tandis que ses poètes sont apparemment de plus en plus nombreux à redécouvrir les formes fixes, voire la rime. *La science de l'aurore*, recueil de sonnets signé Denys Néron et récemment publié par le Noroît, est symptomatique, ici, de ce qui s'annonce peut-être comme l'amorce d'une vogue.

Dans cette diversité, une constante se dessine néanmoins : « Les poètes obéissent à des préoccupations très individuelles », affirme Tony Tremblay. Est-ce pour cette raison que François Hébert, codirecteur des Herbes rouges, soutient n'avoir nullement vu poindre, depuis plusieurs années, une nouvelle génération de poètes ? On ne constate guère, il est vrai, de mouvements précis, bien définis. « Une génération, c'est un groupe de personnes qui apportent quelque chose de neuf », remarque en outre l'éditeur. Or, selon lui, la poésie actuelle n'est pas tellement novatrice. « Nous vivons dans une société technique, conservatrice, sans courage. La poésie est à l'image de ça : sans courage. »

François Hébert n'est pas tendre, surtout, envers les jeunes poètes. Il en a publié quelques-uns : par exemple Martin-Pierre Tremblay, qui s'est cependant tu depuis trois ou quatre ans. Mais aux Herbes rouges, où paraissent entre cinq et dix recueils par année (sur un total de 20-25 titres), on privilégie d'abord les poètes maison : André Roy, François Charron... « Je veux voir quand les auteurs de ma génération vont mourir. Est-ce qu'ils vont maintenir le cap encore longtemps ? Ça m'intéresse comme problème », dit l'éditeur. Quant aux jeunes, il les trouve extrêmement conservateurs. « Ils parlent de la ville, mais c'est un thème éculé depuis trente ans ! »

Trente ans, c'est l'âge de Tony Tremblay. *Contagion*, son premier recueil, est paru aux Écrits des Forges en 1996, après maints délais et quelques réécritures. « Un manuscrit de jeunesse », dit-il. En mettant sur pied *Exit*, lui et André Lemelin voulaient « permettre à des auteurs de la relève d'entrer en conjonction avec des auteurs établis ». C'est aussi, jusqu'à un certain point, le mandat que s'est donné *Estuaire*.

Mais *Exit* axe vraiment son travail « sur la découverte de nouvelles voix ». Des voix qui, s'insurge Tremblay, ne sont guère écoutées par une institution littéraire qui, du reste, « ne rend nullement compte de la jeune poésie ».

Le spectacle de la poésie

Avant, sans doute, d'être lui-même institutionnalisé, Tony Tremblay a envie de casser la baraque. « La petite politique du milieu littéraire est très agaçante », dit celui pour qui « une guerre d'idées devra se livrer ». Lui signale-t-on que l'époque ne semble pas des plus propices aux poètes ? « Si on y mettait l'effort, la poésie se vendrait aussi bien que n'importe quoi d'autre. Ce qui n'intéresse pas les gens, c'est la poésie de chapelle. Malheureusement, c'est surtout elle qu'on voit. »

Vendre, promouvoir, diffuser : comme ses aînés, Tony Tremblay réfléchit passablement à ces questions, avec toutefois moins de pessimisme que nombre d'entre eux. Est-ce que parce que, à Montréal, de 1995 à 1997, les poètes ont retrouvé quelques-unes de leurs « agoras », pour reprendre le mot de Suzanne Jacob. Ces trois années-là, en effet, les soirées de poésie ont redémarré dans un petit réseau de bars comme le Cheval blanc, le Hasard (maintenant fermé), le Bistro Y. « Ce fut l'occasion de créer des espaces de diffusion sans l'assentiment des pontifes. On avait l'impression, aussi, d'aller chercher un nouveau public », dit Tony Tremblay.

« Il est très important que la poésie soit dite, lue en public, estime pour sa part Jean-Paul Daoust. C'est seulement ainsi qu'elle prend sa véritable dimension. » De prime abord, l'accueil réservé aux récitals — dans le cadre du Festival international de poésie, mais aussi des autres manifestations publiques — semble lui donner raison : les gens écoutent, paraissent apprécier, et (du moins à Trois-Rivières) achètent les recueils vendus sur place, assure Gaston Bellemare. Mais pour François Hébert, il n'est pas sûr que le spectacle de poésie soit un moyen efficace d'accroître le lectorat. « Le spectacle ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même, il ne renvoie pas au livre. Les gens qui vont voir les spectacles — de poésie, en l'occurrence — ne liront pas forcément les livres. » « Il y a un grand pas entre aller à un spectacle de poésie et lire un recueil de poèmes. Le spectacle, c'est une performance, et il faut la prendre comme telle », renchérit Philippe Haeck, poète et professeur au cégep de Maisonneuve.

Cette performance fait partie de ce que Robert Yergeau appelle la « théâtralisation » de la poésie. L'éditeur et professeur croit en effet que la poésie nue — dans son essence — n'attire guère. « Même un public "captif" comme les étudiants en lettres ne s'intéresse pas à la poésie contemporaine vivante s'il n'y a pas médiatisation et, en quelque sorte, spectacle », dit-il.

Ceux qui intéressent d'abord, ce sont les poètes disparus, et mythifiés grâce à la tragédie : Baudelaire, le dandy, le fumeur de haschisch et l'aphasique mort à quarante-six ans ; Rimbaud, l'éternel adolescent qui cessa d'écrire à vingt ans et inspira à Verlaine une passion dévastatrice ; Nelligan, interné à Saint-Jean-de-Dieu, qui sombra, à vingt ans lui aussi, « dans l'abîme du rêve » ; Claude Gauvreau, l'inventeur incompris de langage exploréen ; Marie Uguay, morte d'un cancer après avoir écrit deux recueils, et romantiquement immortalisée par le photographe Stéphan Kovacs... De la poésie, on apprend d'abord, transmis par l'école même, les clichés ; celui du poète fou, seul contre tous, est particulièrement tenace.



Jean-Paul Daoust



Pierre Nepveu

On avait un peu quitté cette image avec Les Herbes rouges et La Nouvelle Barre du jour dont le formalisme nous a rappelé que le poème est aussi un travail sur le texte. Mais le discours mythomane, romantique, mythifiant sur la poésie a vite repris le dessus, et persiste encore aujourd'hui.

souligne Robert Yergeau. « On parle beaucoup plus du personnage que du poète lui-même et de son œuvre », résume François Dumont.

Cela s'est vérifié avec Gaston Miron — il a écrit quoi, déjà ? —, avec Gilbert Langevin quasiment mort de faim... Quant aux poètes vivants, ils mènent généralement une existence assez banale : plusieurs enseignent au cégep ou à l'université, ce qui, force est de l'avouer, n'a rien de pittoresque. D'autres sont prestataires de l'aide sociale, et peuvent participer au cliché du poète maudit et impécunieux. Ceux-là ont plus de chances de frapper l'imaginaire. C'est ce qui fera dire à M. Yergeau : « Quand il y a une faveur du public, c'est souvent pour de mauvaises raisons. »

L'école des consommateurs

À qui la faute ? Les lecteurs eux-mêmes ont leur part de responsabilité. Les médias aussi, qui transmettent un spectacle plutôt qu'un sens. Mais l'école, comme lieu d'apprentissage, reste l'objet de vives critiques.

À l'université — en bout de ligne de l'apprentissage, donc —, dans ses cours de littérature, François Dumont constate qu'il se trouve peu de lecteurs de poésie et que ses étudiants ne connaissent à peu près pas les conventions formelles. « Avant même de rentrer dans les textes, il faut souvent expliquer les préalables, détruire des idées préconçues, et caetera. On peut dès lors se demander si la préparation, dans les cégeps, est suffisante. »

En fait c'est l'ensemble du système scolaire, depuis le niveau primaire jusqu'au postsecondaire, qu'il faudrait remettre en question. Au cégep, l'enseignement de la poésie paraîtra certes lacunaire à maints égards. Ainsi à Maisonneuve (et probablement dans d'autres institutions), où Philippe Haeck est arrivé en 1968, l'approche par genres — qui était pourtant la méthode d'enseignement du français jusqu'à ce que la réforme du ministère de l'Éducation vienne, vers 1995, en décider autrement — fut très vite abandonnée au profit de l'approche par littératures (québécoise, étrangère). « Peut-être à cause de la difficulté à trouver des profs compétents en poésie », dit Haeck. Toujours est-il que l'on n'était pas du tout obligé d'aborder le genre poétique, et qu'on l'est encore moins aujourd'hui, maintenant que la réforme a évacué la notion de genre littéraire.

Il est vrai cependant que, dans les faits, l'enseignement de la littérature peut difficilement ignorer la poésie : le patrimoine littéraire est trop riche en grands poètes. Pourtant l'apprentissage se limite, pour l'essentiel, aux auteurs consacrés par les histoires littéraires. Quant à l'enseignement de la poésie contemporaine, et *a fortiori* la poésie contemporaine québécoise, il dépend du bon vouloir des professeurs et de leur intérêt envers des textes qui, dans la plupart des cas, n'auront pas souvent été analysés.

De plus les cours ne familiarisent guère avec le recueil même. « Les étudiants liront quelques poèmes tirés d'une anthologie, et peuvent très bien passer deux années au cégep sans jamais être amenés à ouvrir un recueil », déplore Philippe Haeck. L'anthologie, ce « kaléidoscope mau-

dit », comme le dit Jean-Paul Daoust... « L'anthologie est un leurre, car elle dépersonnalise le poète : il se retrouve dans un "recueil" qui n'est pas le sien. Ça ne rend service ni au poète ni à la poésie. »

L'école, aux niveaux primaire et secondaire, n'apprend pas aux jeunes à lire les poèmes. « Or, on pourrait profiter du fait que le poème est une forme brève pour l'enseigner très tôt, dès le primaire. C'est presque la forme idéale pour l'enseignement », estime M. Haeck. Les jeunes élèves prendraient sans doute plaisir à lire et à écrire des textes brefs.

Le poème, quand il est enseigné, « est présenté comme quelque chose de très à part », poursuit Haeck. La poésie ne se donne certes pas aussi facilement que le roman, qui bénéficie toujours d'une histoire, d'une anecdote plus ou moins linéaire comme point d'appui. Mais peut-être est-elle complexifiée à outrance. Il est en tout cas évident que se perpétue, dans les institutions scolaires et partant, dans la société en général, une vaste « méconnaissance de la poésie », note François Dumont.

Enfin « l'intégration de la littérature dans l'existence elle-même est problématique », ajoutera le professeur de l'Université Laval. « Quelle signification attribue-t-on à la poésie, à la littérature ? » À cela, l'État — en privilégiant les industries culturelles —, et l'école ont répondu qu'ils « s'intéressent non pas à la littérature de création, mais à la littérature de production », relève Philippe Haeck. Tout cela est en somme dans l'ordre des choses et s'inscrit dans le monde actuel. « L'école ne fait pas de nous des créateurs, elle fait de nous des consommateurs », dit encore Haeck.

Les écrivains se sentent coupables de ne pas être lus, de ne pas vendre de livres. Or, le grand responsable, c'est l'État. Qu'il élabore des programmes d'éducation qui ont du sens, et qu'on parle de culture, de littérature, de poésie à la télévision : il s'en lira, il s'en vendra des livres. Mais tous les gouvernements se fichent de la culture, ça ne les intéresse pas.

soutient de son côté François Hébert.

La quête du sens

Moins catégorique, Pierre Nepveu parlera plutôt d'« un échec relatif de l'éducation et de l'information ». L'une et l'autre n'ont, en réalité, pas compris — ou, si l'on préfère, ne comprennent plus — la véritable posture de la poésie et du poète, une posture du reste paradoxale que résume bien Suzanne Jacob :

Le poème échappe aux considérations du marché, aux théories de la communication ; par contre le poète, lui, ne peut échapper aux lois de la consommation. Mais si je soumets aux statistiques du marché ma raison d'écrire, mon rapport à la poésie, l'écriture n'a plus aucun sens.

Quant à la lecture de poèmes, ces statistiques sont au demeurant fort imprécises. Tout au plus les données du Ministère nous indiquent-elles que parmi les 57 % de Québécois qui affirment lire « assez souvent ou très souvent » des livres, 30 % avouent lire « de temps à autre » de la poésie. En fait, ces chiffres, combinés aux tirages, nous certifient que les lecteurs de poésie constituent un public des plus restreints. « Mais pourrait-il en être autrement ? », demande M^{me} Jacob.



Tony Tremblay

Tout de même désireux d'accroître leur diffusion et leur lectorat, les éditeurs et les poètes multiplient les activités publiques et les grandes sorties : lancements montréalais, accompagnés de lectures (c'est la spécialité des Écrits des Forges) ; Festival international de la poésie, évidemment ; salons du livre européens (Paris, Genève...) ; Marché de la poésie à Paris, événement qui accueille chaque année à la mi-juin, durant quatre jours, 300 ou 400 éditeurs... « Pendant ces quatre jours-là, notre maison vend pour 50 000 \$ de droits », dit Gaston Bellemare (en précisant qu'il y a bel et bien circulation d'argent, et pas seulement échange de titres). La clientèle francophone étant fragmentée sur plusieurs continents, « l'avenir de la poésie passe par la coédition », assure-t-il. Ce sont des ventes de droits entre petits éditeurs — « Les grosses maisons ne font plus de poésie parce que ça n'est pas assez payant » —, et elles viendront augmenter le tirage d'un recueil de quelques centaines d'exemplaires. « De toute façon, il faut se confronter au reste de la francophonie. Pour se développer, la poésie québécoise doit aller à l'international », affirme l'éditeur de Trois-Rivières.

Les Écrits des Forges réalisent une vingtaine de titres en coédition par année, le Noroît, une dizaine... « Le travail à petite échelle de la poésie se prête peut-être mieux à la coédition. En tout cas, plusieurs Québécois ont ainsi trouvé un lectorat à l'étranger », dit Hélène Dorion.

Il n'empêche que pour François Hébert, la coédition (avec la France) est « une plaisanterie » ou, à tout le moins, un incontestable échec :

On en parle depuis quarante ans, et ça n'a jamais donné de résultats sérieux, bien qu'il y ait eu beaucoup d'efforts et d'argent investis de la part de tout le monde. La France déborde de livres et se protège ; elle vend ici et ne tolère pas qu'on vende chez elle. Les Français appliquent en somme la loi commerciale voulant que les gros pays achètent ce qu'ils n'ont pas, et n'achètent pas ce qu'ils possèdent déjà.

La coédition ne donne que des résultats symboliques, croit le codirecteur des Herbes rouges, et ne saurait être qu'une solution artificielle à la crise qui affecte la poésie. Cette crise, il faut la situer dans le contexte plus vaste de « l'affaiblissement de la culture en général causé par la course à la rentabilité immédiate », dit encore M. Hébert.

« On parle du "problème de la poésie". Il s'agit plutôt d'un problème de lecture », ajoute François Dumont. Car on peut s'interroger sur ce qu'est la poésie, dit Hélène Dorion, est « une façon singulière d'être au monde, une parole qui exige qu'on plonge en soi, qu'on se questionne et qu'on doute ». Elle est « une parole singulière, qui met quelques individus isolés en rapport avec leur propre voix », ajoute Philippe Haeck. Pour Suzanne Jacob, enfin, la poésie est « une demande et une attente radicales » qui supposent « une entrée dans un temps et dans une manière autres, contraires à la consommation ».

En somme, lorsque vient le moment de définir la poésie, les termes des poètes varient, mais l'esprit reste le même : tous inscrivent d'emblée la parole poétique dans la singularité, et y voient l'antithèse de l'utilitarisme et de l'uniformisation. C'est donc dire que, en cette décennie, la poésie se trouve indéniablement en porte-à-faux ; et il est en quelque sorte « normal » qu'elle soit moins lue. « Problème de lecture », en effet, et de réception des œuvres.

« On exagère le silence actuel de la poésie », insiste cependant

Hélène Dorion. Sans doute est-ce vrai, car on oublie aussi que, historiquement — et l'histoire de la poésie est très longue —, la parole poétique a toujours été un lieu de « résistance individuelle », comme le dit Pierre Nepveu, elle a toujours joué ce rôle. Cela se vérifie jusque sur Internet. Grâce aux technologies de l'information — qui sont supposées marquer la fin du livre et de la littérature (?) —, des gens se remettent à écrire. « Et voilà que ce monstre, à l'apparence totalitaire [Internet], est traversé par des textes étonnants », observe Suzanne Jacob.

Crise de la poésie ? Crise du sens, plutôt, et de la civilisation, qui entrave peut-être la diffusion de la poésie, mais n'en détruit pas l'essence.

1. Publié aux Éditions du Noroît.
2. Cité par Andrée Fortin dans *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 408 p.
3. Avec *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal/Boréal, 1997, 132 p.
4. Ce qu'illustre par exemple le livre de Martine Broda : *L'amour du nom. Essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Paris, José Corti, 1998, 262 p.



Philippe Haeck

Visages de l'écriture

« J'aime le silence des photos de Ludovic FRÉMAUX. Il me semble à mille lieues de l'agitation forcée qui suit des clichés glacés des kiosques à journaux. Il y a de la réserve, de la modestie dans ce silence. [...] »
Jean FUGÈRE.

Photographies de Ludovic FRÉMAUX
Préface de Jean FUGÈRE

Disponible chez votre libraire Prix: 19,95 \$

Get ouvrage a été rendu possible grâce aux commanditaires suivants:

ÉDITIONS HURTUBISE HMH